

LES AVENTURES D'ACE BURTON
IL SUFFIT PARFOIS D'ETRE UN PEU PHOTOGENIQUE
Par Michaël Rochoy et Marc Herbez

A Minolta.

« Veuillez patienter quelques instants. »

Un grand homme brun aux yeux noirs ouvrit le rideau du photomaton et attendit devant l'appareil. Pendant la minute nécessaire à l'impression de ses quatre photos d'identité, il observa les gens qui l'entouraient et qui ne prêtaient pas attention à lui. Impatient, il remonta ses lunettes rondes qui glissaient sur son long nez, quand il aperçut un vieil ami. Il s'empessa de le rejoindre, en oubliant de prendre ses photos. Dix minutes plus tard, Mme Gano attendait à son tour devant la machine. Les photos qu'elle attendait serviraient à sa future carte d'identité. La femme corpulente aux cheveux blonds et bouclés devait avoir environ trente-cinq ans.

Elle continuait de se maquiller après avoir été photographiée, lorsqu'elle entendit un petit bruit caractéristique. Elle se retourna et prit par mégarde les photos oubliées par son prédécesseur, photos qu'elle ne prit pas le temps de regarder car son mari Hans devait maintenant l'attendre pour le dîner.

Un quart d'heure plus tard, Stan, car c'était le nom de notre homme, revint prestement à l'appareil. Un voile d'inquiétude semblait masquer son visage : il espérait que personne n'eut le temps de voir ses photos, cela était d'une importance CAPITALE ! Son cœur, s'il en avait eu un, aurait battu la chamade alors qu'il s'approchait du supposé détenteur de ces photos « confidentielles. » Un nœud à l'estomac – ou plutôt à l'organe qui avait chez lui la même fonction – il s'approcha du photomaton et vit avec une joie à peine exprimée qu'un petit rectangle blanc reposait dans l'orifice prévu. Il se saisit avec hâte de l'objet de son inquiétude soudaine, lui qui n'utilisait jamais d'appareils photo classiques pour justement éviter que quelqu'un puisse voir son visage actuel. Portant les photos à sa poitrine, il esquissa un sourire et posa son regard sur son portrait... qui n'était pas le sien ! Le visage rubicond d'une femme d'âge moyen posait en lieu et place de son propre portrait. Stan sentit le sol se dérober sous ses pieds, il saisit un miroir de poche et regarda son visage, il avait toujours le même que celui de la veille : un visage fin au long nez sur lequel reposaient des lunettes rondes maintenant voilées par une fine couche de buée, témoin de son inquiétude, lunettes qui servaient à rectifier la vision de ses yeux noirs, des yeux un peu enfoncés dans leurs orbites et soulignés de grands traits tout aussi noirs, symptômes d'un manque de sommeil évident. Il n'avait pas encore changé de visage, aussi conclut-il que la personne figurant sur ces photos devait posséder son propre portrait, en admettant que personne d'autre n'ait fait de photos entre temps. Si quelqu'un cherchait à mettre un nom sur son visage, non seulement lui-même, mais aussi l'humanité tout entière, cette humanité qu'il avait appris à aimer, couraient de grands risques. Ironie du sort, c'est par la faute de son « ami » à qui sont destinées les photos de ses différents visages, qu'était arrivée la pire erreur qui puisse être commise par un individu de son espèce et de son rang.

Mais revenons à notre dame... Cette femme, pressée au point de ne pas regarder si son sourire n'avait pas été excessif – et il l'était –, cette femme était maintenant rentrée chez elle. Son mari l'y attendait depuis déjà plus d'une demi-heure, ce qui lui valut de nombreuses excuses et de non moins nombreux soupçons. La jalousie de Hans le poussa même à vérifier à l'insu de sa femme si elle était bien allée, comme elle le disait, au photomaton. Et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit dans le sac de son épouse les photos d'identité d'un homme autre que lui ! Un amant, probablement. Il garda ce précieux indice et n'en dit pas mot à sa femme. Il allait mener son enquête et pousser la pécheresse à avouer en

organisant une confrontation. Oui, cela ne faisait plus aucun doute pour lui : cet homme brun au long nez était l'amant de sa femme.

Pendant que monsieur Gano était occupé à soupçonner injustement sa femme, Stan réfléchissait au moyen de récupérer son bien. Allait-il devoir encore subir une existence aussi pénible que celle qu'il menait depuis ce jour auquel il repensait jour et nuit, ce jour où il avait accepté sa mission ? Il n'en avait de toute évidence aucunement envie, et préférait de loin retrouver ses photos, dut-il gaspiller son précieux temps. Après s'être promis de réparer son erreur, il quitta la machine, non sans lui infliger un coup de substitut de poing, signe de son intense colère. Voyant cet acte, un homme de la sécurité courut vers Stan qui venait juste de franchir la porte, et il fut fort surpris de ne pas retrouver le vandale qui semblait s'être volatilisé.

Filant subrepticement vers son appartement, Stan recouvrait peu à peu ses esprits et songeait à une solution efficace. D'abord, il lui fallait le plus vite possible faire de nouvelles photos avant qu'il n'eut à changer de nouveau de visage et d'identité : mieux valait ne pas attirer l'attention du Conseil sur l'incident du photomaton de la gare et feindre la sérénité lors de l'Entrevue avec son « ami. » Ensuite, il convenait de retrouver la personne qui lui avait « emprunté » ses photos et s'assurer qu'elle n'ait pas cherché à les lui rendre, ce qui impliquerait une quelconque enquête sur sa personne. En y réfléchissant, peut-être la coupable les avait-elle tout bonnement jetées, ce qui serait finalement la meilleure chose qui eut pu arriver. Les brûler tant qu'à faire ! Stan se laissa aller à l'optimisme, chose à laquelle il était peu habitué. Il ouvrit la porte de son lieu de résidence, un immeuble peu voyant, dans un quartier peu fréquenté. Il passa devant sa boîte aux lettres où ne figurait aucun nom, puisqu'il n'en avait pas, à part celui de Stan, nom qu'il avait choisi par pure fantaisie. Il pénétra ensuite chez lui, un appartement sombre et peu décoré. Si ses patients savaient où vit leur chirurgien ! Car il était devenu chirurgien pour ce visage et cette identité-ci, c'était ce qui lui convenait le mieux pour accomplir sa mission d'étude de l'organisme humain pour le compte du Conseil. Concernant ses photos, il commencerait ses recherches demain...

Alors qu'il admirait son ventre bedonnant dans la glace de la salle de bain, monsieur Gano, s'il venait peut-être de comprendre le pourquoi de la tromperie de son épouse, décida tout de même de louer les services d'un détective privé. Cette appellation le faisait toujours sourire, car il imaginait un ancien flic alcoolique qui louait un bureau crasseux, et qui attendait la venue d'une pin-up blonde et déboussolée qui finirait de toute façon par l'embrasser passionnément, un air jazzy de Duke Ellington en toile de fond. Cependant, dans le cas qui est décrit ici, monsieur Gano n'esquissa aucun sourire et se sentit même affreusement attristé de sa déplorable découverte ainsi que de son physique non moins déplorable. Ce n'est rien, se disait-il, les honoraires du détective passeraient sur le compte de l'entreprise dans la mention « autres frais », mention qu'affectionnaient particulièrement ses salariés syndiqués. Quelque peu dépité, Hans éteignit la lumière de sa salle de bain et rejoignit son épouse dans le lit conjugal. Celle-ci dormait déjà, le nez dans un livre qu'elle avait entamé il y a bien deux ans de cela. Il la soulagea de cet oreiller de circonstance et lui fit une bise sur la joue, avant de se retourner et de chercher réconfort dans les bras d'un dénommé Morphée, une expression qu'il n'avait jamais comprise car il ne voyait pas comment un homme pouvait s'endormir dans les bras d'un autre homme. Il versa une minuscule larme, préféra penser aux bras de sa secrétaire et s'endormit.

Le lendemain vers cinq heures, alors qu'il avait fini sa dure journée de travail, Stan se rendit à la machine qui lui avait ôté le sommeil. Il avait retrouvé son pessimisme habituel, mais il fit de son mieux pour ne pas paraître inquiet lors de son rendez-vous avec son « ami », à qui il remit les nouvelles photos qu'il avait regardées moult fois pour s'assurer de ne pas avoir fait d'erreur. L'entrevue fut très brève et les deux hommes n'échangèrent que quelques mots, en fait des anecdotes tout à fait anodines sur la civilisation, en évitant toutefois de parler de leurs travaux de recherche. Après le départ dudit « ami », Stan commença ses investigations en fouillant en vain les poubelles avoisinantes, bien décidé à mettre un terme à cette mésaventure qui pouvait lui coûter cher, très cher. En toute logique, la grosse dame dont il possédait les photos devait être en possession des siennes, et c'était donc elle qu'il devait retrouver pour savoir ce qu'étaient devenues ces encombrantes preuves de son existence. « Par où commencer ? » se demandait notre homme. Comment peut-on retrouver le plus vite possible une femme dont on connaît le visage, dans une ville de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, tout en restant incognito ? La réponse a déjà été donnée par Hans... Et c'est ainsi que le destin interposa un détective privé entre la famille Gano et Stan.

Monsieur Gano desserrait maintenant la gaine qu'il avait eue tant de mal à serrer le matin et qui lui fit passer une remarquable journée, ponctuée d'éloges de ses collègues et surtout de sa secrétaire, à propos de sa soudaine sveltesse. Il revêtit ensuite l'élégant pyjama que lui avait offert sa tendre et pécheresse épouse, puis il contacta le détective qu'il avait engagé le matin même pour avoir des nouvelles de « l'affaire des photos de l'homme aux lunettes rondes » (ce sont les termes même du mari jaloux.) Pour l'instant, l'amant était introuvable et inconnu, mais le détective, Antoine Bourdon, promit de rapides et éloquents résultats. Le sourire aux lèvres et l'œil vengeur, Hans s'en retourna dans son moelleux canapé, non sans avoir pris avec lui une bière fraîche, et il regarda le match de foot en criant devant son téléviseur, en bon « beauf » qu'il était, que l'arbitre était un vendu et qu'à la place de cet imbécile de défenseur, il n'aurait pas fait la grossière erreur de changer d'aile.

Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, Antoine Bourdon, dans son costume noir, réfléchissait à la priorité des enquêtes. En effet, en une seule journée, ses services avaient été demandés par un mari jaloux qui voulait retrouver l'amant de sa femme, ainsi que par un homme qui recherchait une femme. Chose des plus étranges, ces hommes ne possédaient tous deux que quatre photos d'identité de la personne qu'ils recherchaient. Antoine avait vu M. Gano mais Stan ne s'était évidemment pas montré et avait déposé les photos dans la boîte aux lettres du détective. Ce dernier regagna son bureau, un petit deux-pièces dont il payait le loyer souvent avec deux mois de retard. Il avait bien essayé de négocier le montant de ce loyer : en effet, il n'occupait qu'une pièce sur les deux, aussi jugeait-il légitime qu'il ne payât que la moitié. Devant des arguments aussi justes et pondérés, le propriétaire avait seulement accepté qu'il aille se faire voir et notre détective était, de ce fait, engagé à toujours respecter cette échéance de deux mois de retard. Il arriva devant la porte dudit bureau, une porte où l'on pouvait lire, inscrit en lettres noires :

« Antoine BOURDON »
« Détective privé – Private Eye »

Il tenait fermement à cette traduction anglaise, lui qui raffolait des polars américains. Il songeait d'ailleurs à transformer le nom qui ornait la porte. Un truc du genre « Ace Burton », pour garder les initiales. Poussant la porte, il s'aperçut que la femme de ménage, qu'il n'avait pas payée depuis bientôt un an, n'avait pas nettoyé son antre, pour les raisons qu'on comprend mais qui échappait à « Ace Burton. » Il s'assit au bureau, duquel il sortit une bouteille de scotch. Antoine était un ancien policier qui avait quitté les rangs des défenseurs de l'ordre à cause d'une maladie que le médecin du travail avait appelé alcoolisme. Il avait choisi de continuer à mettre ses talents au service de la population en ouvrant ce cabinet de détective. Il n'était pas comme ces privés que l'on voit dans les films, lui, secrètement, il attendait la venue d'une pin-up blonde et déboussolée qui finirait de toute façon par l'embrasser passionnément, un air jazzy de Duke Ellington en toile de fond. Monsieur Gano, à cet instant, et sans qu'il en sache la raison, esquissa un sourire narquois que sa secrétaire, Chantal Louvier, vieille fille demeurant au 103, rue Delcluze, ne manqua pas de remarquer et qu'elle interpréta comme une nouvelle possibilité d'arrondir le montant de son salaire.

Antoine Burton, ce qui ne sonnait pas trop mal non plus, réfléchit un instant aux moyens qu'il avait de faire progresser son enquête. Il avait remarqué que son sixième sens était assez aiguisé, aussi lui avait-il toujours fait confiance – afin de rassurer le lecteur sur l'existence d'un sixième sens, il convient ici d'apporter une précision : le sixième sens d'Antoine n'en est pas un, notre détective pense en être doté, mais en vérité, ce sont ses rares moments de sobriété qui lui font croire que ses sens sont plus aigus que la moyenne, à comparer avec son quasi-continuel état d'ivresse maladif. Il choisit d'utiliser son Minolta, une très belle pièce qui lui avait coûté plus de la moitié de son salaire du mois passé. Sans aucun doute, entre Antoine et son appareil photo, le plus compétent des deux était le Minolta ; au moins, lui, quand il s'agissait de faire son métier, c'était toujours sans bavure.

Il fallait à Antoine des photos de Mme Gano, pour essayer de se mettre dans la peau du supposé amant de celle-ci. Il verrait à s'occuper de l'autre affaire plus tard : on n'a pas idée de lui donner du travail dans sa boîte aux lettres ! Et si c'était une plaisanterie de galopins !

Stan, lui se préparait à l'Entrevue. Il avait à nouveau rencontré son « ami », comme il se plaisait à l'appeler, non sans ironie, cet « ami » qui n'était ni plus ni moins que son supérieur hiérarchique. Il lui avait communiqué la date de la prochaine Entrevue : dans trois jours. Trois jours et il changerait à nouveau de visage, de métier, de ville, voire de pays ou de continent, et peut-être de sexe – ça lui était déjà arrivé. Il avait remis ses photos et son rapport et à la fin des trois jours, il devrait rendre compte de son travail. Ses recherches avaient bien avancé : à force d'observations en tant que chirurgien visiteur, il avait pu établir une carte du système nerveux de l'Homme, de l'encéphale aux plus petits nerfs du corps humain. Si sa race voulait asservir l'humanité, elle devait tout savoir d'elle. Pourtant, il l'aimait, cette humanité. Il avait étudié ses coutumes, son histoire et ses habitudes alimentaires. Il avait même pris goût à cette nourriture, qu'il trouvait mille fois plus exquise que celle de sa planète. Il l'aimait vraiment, aussi, glissait-il souvent des erreurs dans ses rapports, dans l'espoir inavoué et peut-être vain, de retarder la conquête de la Terre et de ses habitants. Durant ces trois jours, il lui suffisait de rester le plus discret possible, afin d'éviter comme d'habitude, qu'on lui pose trop de questions. Le souvenir des photos perdues lui revint alors soudain en mémoire ; pourvu qu'on n'essaie pas de les lui ramener, ce contact trop rapproché avec l'espèce humaine pourrait avoir des circonstances désastreuses

pour sa mission. Lui qui avait réussi, l'expérience aidant, à endosser le métier de chirurgien sans attirer l'attention et de ses collègues et de ses patients. Trois jours, et il serait tranquille.

Le lendemain, pendant que Stan pensait à ses photos et se rongait les ongles – appelons-les ainsi, ça fera plus humain ! - à l'idée d'avoir engagé un homme pour les retrouver, cet homme, Antoine Bourdon, alias « Ace Burton », travaillait d'arrache-pied. C'est du moins ce qu'il avait dit à sa femme de ménage qui, croyant qu'elle allait enfin être payée, s'était décidée à arrêter la grève. Il décida de faire le point sur ses deux enquêtes : il possédait quatre photos d'un inconnu à lunettes, supposé amant de Mme Gano et quatre photos d'une dame corpulente qu'un inconnu lui avait demandé de retrouver. Il choisit de se concentrer sur la première affaire, les informations y étant plus nombreuses et la paye plus grasse. Ace Burton s'interrogea : les soupçons du mari étaient-ils fondés ? Dans sa profonde réflexion, il avait repensé à ce qu'avait dit Hans et entendait encore sa voix grave et presque absurde : « ma femme voulait faire des photos pour sa carte d'identité. » Or, cette femme n'avait pas de photos d'elle, puisque elle avait vu, ce jour-là, son amant. Que pouvait-il conclure, si ce n'est que Mme Gano allait revenir pour enfin réaliser ses photos ? Ce serait alors l'occasion de prendre en photo l'épouse criminelle pour pouvoir ensuite la filer et surprendre les deux amants follement enlacés sous le porche d'une maison de campagne ou sur le sable blanc de la plage des Augustines, plage dont le sable était tout sauf blanc. Et c'est pourquoi nous pouvions voir à la gare un homme cliché prêt à en faire : un homme au chapeau de Nestor Burma, à l'imperméable de Columbo et au Minolta d'Ace Burton. Notre détective s'était donc installé près du photomaton dont lui avait parlé le mari jaloux, et buvait un café serré. Il entraînait maintenant dans la fameuse phase d'observation qui constituait, en général, la seule et unique étape de ses enquêtes inachevées qui remplissaient les deux tiroirs de son bureau.

Il faut apparemment croire que le prétendu sixième sens d'Antoine avait fonctionné puisque moins d'une heure et moins de dix cafés après son arrivée, le détective avait en sa possession huit photos de la grosse dame. Pour certaines affaires, lorsque la femme qu'il traquait avait vingt ans et vingt kilos de moins que Mme Gano, il avait toujours près d'une centaine de photos de sa proie ; mais là, bizarrement, il considéra que huit photos étaient bien suffisantes. Satisfait de sa journée, Antoine retourna à son bureau pour l'heure du thé, en se disant qu'il pourrait peut-être développer les photos le soir. Après deux tasses de thé préparées par son aimable assistante, qui est aussi chargée du ménage, des courses, de l'accueil des clients, de la gestion informatique des dossiers achevés (sa moins lourde tâche) et des dossiers inachevés (sa plus lourde tâche), après ces deux tasses de thé donc, Antoine tomba nez à nez avec la pile de papiers administratifs qui siégeait, menaçante, sur son bureau. Après avoir mesuré ce formidable amoncellement de « papperasse », il jugea ses chances de survie lors d'une confrontation directe avec l'adversaire et préféra s'éclipser dans la salle de développement photographique. Il sortit son « manuel du parfait petit photographe » et entreprit de révéler le contenu de sa pellicule. Après une suite de photos sans importance, témoins de soirées arrosées au pub du coin ou de fréquentations douteuses sur les trottoirs de la grande ville voisine, Antoine posa les yeux sur les photos de Mme Gano, prises à l'arrachée le matin-même au photomaton de la gare. Le visage rubicond de la dame lui évoqua d'abord un souvenir lointain, il ne fit pas tout de suite le lien avec les photos déposées par

Stan dans sa boîte à lettres. Il ne le fit d'ailleurs jamais, c'est en laissant nonchalamment choir ces photos sur un coin de table que la femme de ménage remarqua l'étrange ressemblance entre la dame des photos de l'inconnu et Mme Gano. Antoine Bourdon s'appropriia bien vite la découverte et déclara avec force conviction qu'il était vraiment un détective hors pair. Cette déclaration fut accueillie par un lever d'yeux vers le ciel suivi d'un splendide froncement de sourcil de la part de la fameuse concierge, d'autant plus convaincue que décidément rien ne pouvait être tiré de son « patron ». Elle décida dès le lendemain de démissionner, fit ses valises, envoya promener son ex-patron sans autre forme de procès et s'en alla rejoindre un charmant jeune homme de 18 ans son aîné, qui habitait une vieille bicoque à la sortie de la ville et qu'elle avait rencontré un soir, lors de l'enterrement de vie de jeune fille de sa meilleure amie.

Après une longue réflexion, le grand Ace Burton avait brillamment établi le lien entre Mme Gano et le client inconnu : ils étaient amants. Cela ne pouvait en être autrement puisque Mme Gano possédait les photos d'un homme inconnu et un homme inconnu possédait ses photos. On n'échange des photos que lorsqu'on a une grande intimité donc ces deux personnes avaient une liaison secrète. « Pour un détective tel que le grand Ace Burton, pensait Antoine, cette enquête est d'une simplicité enfantine. » Il décida de suivre Mme Gano pour retrouver le client qui avait voulu rester incognito. Ainsi, pour la première fois depuis dix ans, il pourrait peut-être résoudre deux affaires en une journée, et porter à cinquante et un le nombre d'enquêtes résolues.

Stan commençait à rédiger un nouveau rapport pour la prochaine Entrevue. Bien qu'il essayait de se libérer l'esprit avec un peu de musique terrienne, musique tellement plus développée que celle de sa planète, il ne pouvait plus que penser à ses photos. Que se passerait-il si cette femme cherchait à le retrouver ? Il n'osait songer à un si grand malheur.

Hans Gano avait remis sa gaine et peinait toujours autant à l'ôter, tandis que sa femme arrivait à la fin du cinquième chapitre de son livre. Comme elle vit un mot qu'elle ne comprenait pas, « délation », elle préféra le reposer sur la table de chevet et dormir. Son mari vint la rejoindre dix minutes plus tard en se plaignant d'un mal de ventre terrible, et se promettant de serrer moins sa gaine le lendemain.

C'était aujourd'hui. Ou plutôt ce soir. L'Entrevue tant redoutée, c'était maintenant. Et Stan savait que sur la question de la discrétion, il était loin d'avoir fait le sans-faute. Il prit sur lui – il n'en avait pas le choix – et feint en vain d'être décontracté et parfaitement à l'aise. Mais il convient d'expliquer la raison de ce mal-être, qui est toujours présent chez Stan mais qui, dans le cas présent, atteignait des proportions démesurées. En effet, Stan avait depuis vingt-quatre heures son visage placardé sur la plupart des murs de la ville. En proie à un soudain accès d'optimisme, il avait jugé utile de contacter le détective dont il louait les services, par l'entremise de sa boîte aux lettres, afin de lui demander d'ignorer sa requête précédente. Il avait, pour l'occasion, glissé une somme d'argent assez conséquente dans l'enveloppe, somme d'argent qui n'arriva jamais dans la poche du détective, du fait de la malveillance du facteur, un être froid et sans scrupules qui sortait juste de prison et distribuait le courrier de ses concitoyens dans le cadre d'une vaste opération municipale : « se réinsérer n'a pas

de prix ». Prenant ce slogan au pied de la lettre, l'insolent personnage avait donc délesté l'enveloppe de sa charge monétaire.

Le grand détective Ace Burton ne comprit d'abord pas la démarche de Stan, puis une bonne heure s'étant écoulée, il reconnut en ce message un échappatoire : bien sûr ! L'amant savait qu'un homme comme Ace ferait vite le lien entre les deux tourtereaux, et sentant poindre le danger, il s'était rétracté. Précisons que l'ineptie de ce raisonnement ne parvint jamais au cerveau d'Antoine et que ce dernier vécut jusqu'à l'âge de 87 ans sans jamais prendre conscience de l'incohérence de son raisonnement. Afin de rassurer le lecteur, j'ajouterais qu'Antoine finit ses jours dans les bras d'une ancienne pin-up blonde qu'il avait rencontré alors qu'elle était déboussolée et qui avait fini par l'embrasser passionnément, un air jazzy de Duke Ellington en toile de fond.

Après ce splendide cheminement de pensée de notre alcoolique notoire, le fait de ne pas avoir été payé fila un magistral coup de pied dans les neurones du détective qui entra alors dans une colère noire et dans le café d'en face afin de se calmer au plus vite devant un bon verre de scotch, sans glace bien entendu. Il décida alors, après avoir fini son septième verre, d'employer les grands moyens dès le lendemain. Il retrouverait cet individu, coûte que coûte !

Et c'est ainsi que, le jour suivant, Stan tomba nez-à-nez avec un magnifique portrait de lui-même alors qu'il se rendait à la clinique. Il fit demi-tour lorsqu'un deuxième puis un troisième portrait lui sautèrent à la figure après quelques minutes ; il n'irait pas travailler aujourd'hui, le stress de l'Entrevue ayant fini de l'achever.

C'est dans un hangar, à fleur de montagne, loin des regards indiscrets, qu'eut lieu l'Entrevue. Trois de ses supérieurs hiérarchiques regardaient Stan et évoquèrent avec lui les conditions de son travail biologique sur l'espèce humaine. S'il avait pu suer, Stan aurait été, à l'heure actuelle, en train de faire des bulles avec la bouche en même temps qu'il parlât. Il évita soigneusement de parler de l'affaire des photos et retint sa respiration pendant 7 minutes 34, durée qu'il fallût aux trois Sages pour lui donner le verdict et le bilan de son opération – durée qui aurait été d'ailleurs applaudie par la plupart des poumons humains, si tenté qu'ils eurent des mains bien sûr. Mais revenons au verdict... D'une voix qui sonna comme un glas aux oreilles de Stan, le chef des Sages qualifia nonchalamment l'opération de Stan de... inutile ! ? ! Devant un tel adjectif, Stan, après avoir repris sa respiration – quand même – osa demander pourquoi. La réponse qu'on lui fournit fut que la conquête de la Terre était reportée sine die car une grève au service postal empêchait la communication avec le vaisseau-mère qui était déjà bien ralenti par une grève de la cantine – les cuisiniers réclamait le droit de faire les courses dans un hypermarché bio – , cantine qui fonctionnait déjà très mal car le nombre de couverts nécessaires avait été sous-estimé et le budget alloué à l'achat de vaisselle étant ce qu'il est... Soulagé, Stan remercia en son fort intérieur le service public, salua sa hiérarchie et fit volte-face en songeant que dès demain il changerait de visage et d'identité qu'il pourrait vivre quelques jours heureux. L'un des trois Sages l'interpella pourtant et lui fit remarquer que les photos qui figuraient sur la moitié des murs de la ville étaient plus réussies que celles qui accompagnaient le rapport ; « vous avez l'air crispé sur celles-là. », trancha-t-il...

Stan avait compris. Il avait toujours su ce qui se passerait si quelqu'un le regardait de près sans masque de chirurgien ou si un humain un tant soit peu observateur venait à étudier une photo de lui. Il avait espéré que ça ne serait pas le cas avec celles perdues, mais maintenant qu'elles étaient diffusées, quelqu'un

finirait bien par se rendre compte que quelque chose clochait. C'était inévitable maintenant... Un gars lambda allait observer l'affiche et se dire « tiens, étrange, le long nez de ce type a un truc... Un truc en moins... » Et pour peu que ce fin analyste soit de la police, il chercherait à en savoir plus sur Stan et, en fouillant un peu ou même par de simples examens, il finirait par découvrir ses origines. Et ça, ses patrons ne le souhaitaient pas. Même s'ils avaient reportés leur conquête de la Terre, l'idée d'y laisser un de leurs déçus, de laisser tant d'informations sur eux, ce serait les affaiblir inutilement. Alors Stan avait compris... Il avait toujours su que ça finirait comme ça d'ailleurs. Le jour où ses patrons lui avaient implanté la puce de destruction, il savait comment ça finirait...

Puis il avait commencé à endosser ce costume de chirurgien. Et bien vite, sa version de la fin de l'histoire en avait été bouleversée. Une opération et il tenait en sa main une puissante arme à usage unique... Il y avait de quoi revoir la fin de toute histoire, même si celle-ci était « et ils vécurent heureux et eurent plein d'enfants » (tradition terrienne à laquelle Stan aurait bien adhéré). Ainsi, lorsque son supérieur lui parla des photos, Stan avait compris que sa survie venait de passer dans la catégorie « inappropriée » et qu'il allait fatalement y avoir une fatale explosion de sa « pièce opératoire » - qui se trouvait actuellement dans la doublure du dossier qu'il venait de rendre à ses patrons. Stan sourit et se retourna ; mais il n'eut pas le temps d'apercevoir une dernière fois ses supérieurs car tous trois explosèrent avec une détonation qui lui aurait probablement percé les tympan s'il en avait...

Ace Burton contemplait son œuvre avec fierté. Pas un mur de cette ville n'était recouvert d'au moins une photo de l'amant de la femme infidèle du photomaton. (il ne parvenait jamais à se souvenir de son nom - gâteau ou un truc comme ça. Cette femme n'était pas fichue d'avoir un nom américain comme tout le monde !) Puis, dans un éclair de lucidité, Antoine regarda l'affiche et se dit que quelque chose manquait... Quelque chose d'important mais il ne parvenait pas à savoir quoi. Il resta une dizaine de minutes face à l'affiche à penser à la norme en matière de mise à prix. Il y avait une anomalie dans celle-ci... Mais où ? Qu'est-ce qui clochait ?

Un peu plus au Nord, Hans Gano eut à ouvrir la porte d'entrée avec ses clés. Fait étrange : d'habitude, sa femme était toujours à la maison à cette heure-ci. C'était clair pour Hans : elle était avec lui, avec ce type au long nez qui l'avait scruté tout l'après-midi depuis l'affiche que cet alcoolique de détective avait eu la délicatesse de coller face à son bureau. Cet Antoine Burton était vraiment incroyable : en un après-midi, il avait retapissé tous les murs de la ville de ces affiches. Soit il était particulièrement efficace, soit il était complètement désorienté et ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. En apercevant un mot sur la table de la cuisine, Hans préféra arrêter de songer à ce détective et se rassura en se disant que la première solution devait être la bonne.

Au même moment, Ace Burton vidait contre le mur une bière qui devait se situer entre la seizième et la dix-neuvième (donc une de celles du troisième bar, pendant lesquelles il venait de comprendre le sens profond de la vie - juste avant de se rendre compte que l'amour porté aux têtes de cerf empaillées n'était que rarement réciproque). Soudain, en remontant sa braguette, ses yeux scintillèrent sous les feux d'une flamboyante flamme. Il releva la tête vers l'affiche et sut sans même vraiment la regarder ce qui manquait.

C'était son numéro de téléphone ! Même si quelqu'un quelque part le reconnaissait, il n'y avait aucun moyen de prévenir Ace pour que lui-même prévienne le mari de la femme infidèle du photomaton... Son affichage ne servait à rien. Une vraie réussite.

Par chance, une force mystérieuse - qu'Antoine aimait appeler Ethan Ol -, Ol donc l'avait poussé à ajouter son adresse mail. Par malchance, il avait inscrit une adresse au nom de Ace Burton afin de faire plus américain, mais ne possédait aucune boîte à ce nom. Par chance, le pseudonyme aceburtonprivateeye devait être fort peu usité et il pourrait donc créer le compte où les gens enverraient leur réponse. Par malchance, il n'avait aucune idée de comment faire et n'avait pas les moyens financiers de convaincre sa secrétaire de revenir. Par chance... Hum non, Ace Burton n'avait pas de chance. Il avait juste du talent et du charme. C'est ce qu'il se dit en draguant la serveuse du cyber café de la rue Delcluze qui se décida à l'aider afin d'exaucer son nouveau plus cher vœu (avant un voyage à New-York et la rencontre de l'homme idéal qui pourrait partager sa passion pour les têtes de cerf empaillés) : se débarrasser de cet imbécile au chapeau à la Nestor Burma... sans savoir que c'était lui l'homme idéal (et finalement c'était psychologiquement mieux de ne pas savoir).

Hans tremblait de la tête aux pieds. Il chiffonna le mot de sa femme qui lui expliquait qu'elle partait quelques jours afin de faire le point et, accessoirement, jauger son existence en essayant de vivre avec quelqu'un d'autre une folle passion.

L'autre type. Le long nez.

Et pour la première fois de ces six dernières heures, Hans se mit à boire. Il but, but encore, augmenta les doses et but toujours. Sa gaine lui serrait terriblement le ventre. Il considéra que ça devait être la cause de ses nausées et décida de finir les deux dernières bouteilles qui lui rappelaient trop les bons moments qu'il avait eus avec elle et qui étaient finis. D'accord, tout a une fin ; mais pas ça, pas elle. Que sa secrétaire Chantal ait quelqu'un d'autre dans sa vie, et qu'elle le quitte comme elle l'avait fait à quatorze heures devant un cappuccino, il pouvait presque le comprendre. Mais sa femme... Ca non ! L'autre type au long nez, tout était sa faute.

Enragé, Hans finit les deux bouteilles cul-sec. Il se précipita ensuite dans les toilettes pour poursuivre ce qu'il venait de commencer sur le canapé, la moquette et le mur du couloir. Il s'endormit la tête sur le rebord de la cuvette et fut réveillé en sursaut par le téléphone. Il peina à aller répondre. Arrivé enfin au combiné, il lanca un « Ouais ? » qui allait sûrement rappeler une voix de lendemain de cuite à son interlocuteur, cet incapable de détective.

Lorsque Hans répondit, Ace trouva que celui-ci avait la même voix que lui chaque matin. Amusant mais ce n'était pas là le but de l'appel. Il y avait plus intéressant : Ace avait reçu six mails anonymes certifiant que le dénommé Stan travaillait en service de chirurgie à l'hôpital. Et grâce à de nombreux contacts là-bas (en réalité seulement une infirmière qu'il avait rencontré... mais peu importe), il avait réussi à obtenir son adresse. Antoine ne précisa pas ce qu'il avait vu cet après-midi et espéra que Hans tienne sa promesse de salaire pour avoir retrouvé Stan – même s'il ne retrouvera pas sa femme...

Stan était rentré chez lui depuis une heure et avait rassemblé toutes ses affaires. Il allait maintenant partir loin, très loin. Peut-être le Pérou, peut-être l'Australie, peut-être ailleurs. Il verrait selon les départs d'avion. Peu importe

maintenant ! Il était libre comme l'air, indétectable et inconnu, débarrassé de la menace d'invasion dont il était l'éclaireur. En ne voyant pas les « patrons » revenir, ceux de son espèce auront peur et n'oseront plus jamais s'approcher de la Terre. Et on pouvait bien se poser des questions sur lui maintenant, il ne risquait plus de causer la perte de l'humanité ! Il n'avait plus aucune obligation, il n'avait plus qu'à explorer le monde, découvrir mille merveilles et s'endormir chaque soir en rêvant aux beautés du lendemain. Libre ! Libre ! Il jeta un dernier coup d'œil à sa « cage », en ferma les lumières sans regret et sortit.

Dans sa voiture, Hans attendait. Il était là. Le type au long nez. Celui par qui tout est arrivé, celui qui lui a volé son canari en sucre de sa canne (ou un truc comme ça – ça faisait bien longtemps qu'il l'appelait « Eh » maintenant). Sans hésiter, il vida le chargeur d'un pistolet qui, ironie du sort, lui avait été offert par son beau-père pour son mariage. Il ne l'avait jamais utilisé et ne savait absolument pas s'en servir. Toutefois, l'alcool compensant, il toucha sa cible par deux fois et l'homme au long nez s'écroula. Prenant son courage à deux mains, Hans le soupesa, se rendit compte qu'il tenait finalement dans une seule main et décida qu'il n'était pas assez important pour oser sortir de voiture et vérifier si sa femme était bien à l'intérieur. Il partit donc en trombe et jeta l'arme dans le fleuve depuis le pont.

Pendant ce temps, Stan était allongé. Il avait entendu la voiture s'éloigner puis avait senti le souffle du vent sur sa joue encore quelques instants avant de fermer les yeux. Dommage, pensa-t-il.

En rentrant chez lui, Hans se sentit coupable certes, mais soulagé. Le chevalier blanc venait de vaincre le chevalier noir et la gente demoiselle allait lui revenir.

Mais la gente demoiselle ne revint pas.

Ace Burton sourit en recevant le mot de remerciements et le chèque de M. Gano. Le pauvre type pensait revoir sa femme dans les jours suivants mais Ace savait qu'elle ne reviendrait pas. Ce n'était pas Stan son amour... Il l'avait découvert le jour où il était allé au cyber-café. Non pas qu'il ait eu du talent ou du charme. Non, cette fois, il fallait bien le reconnaître, c'était plutôt de la chance – ou plutôt son sixième sens.

Il se demanda qui pouvait bien être ce brave type à qui il avait probablement causé quelques soucis. Stan, un chirurgien. Qui était-il exactement ? Et pourquoi diable avait-il échangé ses photos avec Madame Gano ? Et si tout ceci n'était qu'une simple et stupide erreur... Non, c'était fort peu probable. Ils avaient sûrement eu une aventure, c'était évident ! Ah, les gens ont de drôles de mœurs tout de même...

Antoine s'apprêtait à classer les deux dossiers dans la pile des affaires résolues (« et de deux qui font cinquante-et-un ! ») lorsqu'il aperçut deux petits rectangles blancs posés sous une tasse de café en équilibre entre la lampe de bureau et le mode d'emploi du Minolta. Il les prit et les regarda. C'était les photos d'identité de Stan et de Mme Gano. Tout de même, quelque chose clochait dans les premières... Mais quoi...

Pendant qu'Ace Burton réfléchissait au beau milieu de la nuit, Hans Gano se demandait quand sa femme reviendrait. Il ne se doutait pas qu'au 103 de la rue Delcluze, celle-ci dormait dans les bras aimants de son ancienne maîtresse, Chantal Louvier.

Ace les avait surprises par hasard main dans la main le jour où il était allé au cyber-café, mais il avait préféré ne rien dire : le mari n'y aurait pas cru et lui n'aurait jamais vu son chèque. Et maintenant qu'on approchait mai, il allait falloir régler le loyer de mars... Décidément, il fallait mieux laisser les soupçons sur le chirurgien. Après tout, ça ne changeait rien ! Et ça lui donnait en plus l'impression d'agir sur ces gens aux drôles de mœurs, d'être le manipulateur, l'homme de l'ombre... De l'ombre...

Mais oui, c'est ça l'anomalie ! Les photos de Stan n'ont pas d'ombre ! Mme Gano a de petites ombres sous le nez, la lèvre inférieure et le menton, mais Stan non. C'est comme si ce type était... immatériel ! Il jeta pensivement les photos dans les dossiers et les classa dans la pile des affaires achevées. Il alla se servir un scotch et, toujours pensif, revint se basculer sur sa chaise. Enfin, une dernière vérité sur cette enquête lui sauta au visage : « rien ne vaut un vrai photographe ! » conclut Ace Burton en vidant son verre.

EPILOGUE (inutile pour toute personne n'ayant pas apprécié ce récit)

« Et cette musique terrienne si douce... et ces profiteroles au chocolat et... »

Après dix bonnes minutes passées à énumérer toutes les choses qui lui manqueraient une fois passé de vie à trépas, Stan finit pas se rendre compte qu'il mettait bien du temps à mourir. C'est une sensation humide sur le visage qui lui fit abandonner l'idée d'une mort par homicide et qui le fit se redresser sur le trottoir. Il vit s'éloigner un chien qui claudiquait benoîtement le long du caniveau et se mit à sourire comme pour remercier le singulier animal qui l'avait ramené à la vie – précisons que plus tard dans la soirée, Stan fut bien moins reconnaissant envers le canidé quand il vint à se demander de quelle partie du chien venait ladite « sensation d'humidité » qui l'avait rapatrié dans le monde des vivants. D'abord ébahi d'être en pleine santé, l'optimisme qui l'accompagnait depuis la « disparition » de ses supérieurs réapparut bien vite. Il se mit debout pour constater que les balles du pistolet étaient des cartouches de peinture et qu'à part une formidable balafre jaune fluo sur le visage et le torse, couplée à une auréole rose bonbon au niveau de l'abdomen, peu de dommages étaient à relever. Métamorphosé en enseigne de boîte de nuit, il quitta précipitamment le parvis de son immeuble et pensa naïvement trouver un taxi qui l'amènerait à l'aéroport – il y parvint trois jours plus tard, aucun taxi normalement constitué n'acceptant d'embarquer une espèce de marginal déguisé en néon. On ne sait pas si Stan finit par prendre l'avion, mais peu de temps après son départ, le règlement de l'aéroport fût modifié de la sorte :

« Toute personne n'ayant pas de photo d'identité récente figurant sur son passeport ne peut prendre place dans nos appareils, *surtout si elle est adepte du paintball disco.* »

Et quelque part sur Terre, un individu au long nez, brun aux yeux noirs, attend anxieusement les épreuves des photos qu'il vient de faire au photomaton d'un aéroport...